

Portrait de groupe avec larmes

Le thème de la jeunesse dans le cinéma américain de 1980 à 1985

Maurice Elia

Numéro 123, janvier 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50802ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elia, M. (1986). Portrait de groupe avec larmes : le thème de la jeunesse dans le cinéma américain de 1980 à 1985. *Séquences*, (123), 23–25.

Portrait de groupe avec larmes

Le thème de la jeunesse dans le cinéma américain de 1980 à 1985

Maurice Elia

On nous le rappelle régulièrement: les jeunes composent la grosse majorité de la clientèle des salles de cinéma. Envahissent-ils ces dernières parce que les menus qu'on leur propose reflètent bien leurs appétits? Ou bien les appâte-t-on avec ingéniosité, les producteurs de films étant passés maîtres dans le domaine? Il y a un peu des deux, bien que nous penchions plutôt pour la seconde affirmation, l'appât du gain étant toujours la carte maîtresse dans le jeu injuste des producteurs hollywoodiens.

De 1980 à 1985, les jeunes ont été torpillés de tous côtés par des films censés satisfaire chacun de leurs goûts, influençant leur mode de vie, allant jusqu'à leur faire croire qu'ils vivent vraiment ainsi, qu'ils pensent, agissent, mangent, se saoulent, conduisent et reluquent leur prochain uniquement de cette manière. Ainsi, lorsqu'un jeune homme ose proclamer qu'il n'appartient à aucune des catégories présentées sur les écrans, le met-on à l'écart, à moins qu'on n'affiche à son égard une attitude copiée sur celle d'un personnage de l'écran. Heureusement qu'il existe pour cette exception parmi les jeunes des films qui peuvent plaire, même s'ils n'obéissent pas aux critères (malheureusement pas encore éculés) susceptibles d'intéresser leurs contemporains.

Au tout début des années 80, quelques films ont laissé leur marque, comme s'ils étaient, à eux seuls, annonceurs de modes, de vagues à créer. On lançait quelques films presque au hasard (j'allais dire à l'aveuglette, mais n'exagérons pas), on s'installait dans son fauteuil, et on regardait ce que ça allait donner. Si le film démarrait bien, une copie conforme ou presque était mise en préparation sur-le-champ. Lorsqu'une « suite » (*sequel*) était impossible à mettre sur pied, soit parce que le récit même ne le permettait pas, soit que les acteurs n'étaient pas disponibles, on ne se lamentait pas pour autant. Qu'à cela ne tienne: un film jumeau était pondu de toute manière, ou un cousin très germain de l'aîné.

Little Darlings présentait la précocité: laquelle de Tatum O'Neal ou de Kristy McNichol perdra sa virginité la première? Passionnante question, n'est-ce pas, issue d'un non moins passionnant pari! Heureusement, les mises n'allaient pas bon train et aucune salle de cinéma ne s'est subitement transformée en lieu de perte. Mais le thème de la sexualité adolescente se préparait un terrain pour le pire et le meilleur.

D'abord le pire. La majorité des producteurs américains ont tenu à nous faire accroire que les jeunes gens (disons de 14 à 17 ans) ont le regard lubrique, qu'ils ne recherchent autour d'eux que la chair fraîche, celle que l'on trouve étalée sur les plages (*Spring Break, Where the Boys Are '84*) ou sur le sofa du salon quand Maman n'est pas là (*My Tutor, Homework, Private Lessons*). Le jeune spectateur, d'après eux, cherche les films où il pourrait se rincer l'oeil en loignant, entre deux scènes où il doit subir l'ennui, une partie d'anatomie féminine. Tout

Foxes d'Adrian Lyne



comme les jeunes de *Porky's*, il regarderait par le trou de la serrure les filles sous la douche. Parfois, rien que le titre d'un film parvient à attirer le malheureux: *H.O.T.S.*, *The Last American Virgin*, *Up the Creek!*, *Hardbodies*. Les féministes pourraient se déchaîner, faire un énorme raffut. Rien n'y fera: le corps de la femme s'étale encore partout, affiches comprises. On aura beau placer une jeune fille parmi les garçons, comme pour donner aux filles un semblant d'égalité. En fait, l'effet contraire (voulu d'ailleurs) se manifeste. D'abord, plus de filles vont voir ces films. Ensuite, les garçons soupçonnent à l'avance que, dans *Just One of the Guys* ou *Tomboy*, l'intruse sera finalement découverte (dans tous les sens du terme). Les féministes, de leur côté, semblent s'être rhabillées depuis longtemps...

Cependant, une qualité dans l'écriture, une aisance et une honnêteté dans les propos parviennent à faire de certains films des études plus ou moins intéressantes: *Foxes*, *Risky Business*.

Lorsqu'ils ne mettent pas de l'avant la seule sexualité, plusieurs films américains traitant de la jeunesse parviennent à intéresser. Les problèmes de l'adolescence délinquante seront par exemple mieux analysés (*Bad Boys*, *Rumble Fish*). On pourrait à l'extrême donner envie à certains mordus du cinéma de comparer *The Outsiders* et *Rebel Without a Cause*. Même des films au message confus retiennent l'intérêt, un intérêt constant (*Smithereens*) ou problématique (*The Pope of Greenwich Village*).

La lucidité chez les jeunes n'est reflétée que dans peu de films récents. Même si elle nous est présentée de façon étriquée dans *Firstborn*, où un jeune homme comprend très vite que l'homme qu'aime sa mère est mal intentionné, elle apparaît dans toute son innocente candeur dans *Sixteen Candles*. Cette intelligence lucide, innée chez la majorité des jeunes, explose sur l'écran dans *The Breakfast Club*, où cinq adolescents s'introspectent accidentellement en une sorte de dynamique de groupe improvisée à l'issue de laquelle ils sortiront comme épurés.

Un autre thème majeur que le cinéma exploite depuis des années est le thème du départ, cher à la génération adolescente. Ce désir de tout plaquer et de partir est inhérent à la jeunesse qui n'a même pas besoin d'avoir connu l'existence de Jack Kerouac. Nous ne parlons pas ici de films où le départ a un but précis, comme la poursuite de l'être aimé (*Oxford Blues*) et la découverte inopinée



The Breakfast Club de John Hughes

de l'amour au cours d'un voyage planifié (*The Sure Thing*). Nous voulons faire allusion aux départs vers l'inconnu, « à la recherche de sa propre identité », selon la formule consacrée. Une demi-douzaine de films viennent à l'esprit. Dans *Carny*, Jodie Foster quitte sa petite ville endormie pour suivre un cirque ambulante. Dans *All the Right Moves* et dans *Reckless*, le jeune héros veut quitter la ville sombre et noire où ses parents ont longtemps vécu pour partir loin, à l'aventure, et si possible vers le soleil.

Vivre seul est une sorte de départ en soi, même si ce départ ne se calcule pas en kilomètres (*Independence Day*, le film-TV *Freedom*). On donne aux jeunes le choix entre la fuite dans l'imaginaire, en compagnie d'une jolie sirène par exemple (*Splash!*) ou la fuite dans l'au-delà, lorsque plus rien n'est possible, comme le jeune couple suicidaire du film-TV *Survival*. Les jeunes sont aussi incités (mais si peu) à repartir à zéro quand rien ne va plus: leur est ainsi donné l'exemple d'une épouse de 25 ans qui décide d'aller vivre avec un pauvre mais tendre projectionniste (*Desperately Seeking Susan*) et celui d'un homme dans la trentaine dont la vie n'est plus devenue qu'une suite de moments monotones et qui choisit l'aventure en décidant de suivre dans ses pérégrinations nocturnes une belle et séduisante aventurière (*Into the Night*). Tout cela est bien peu. On est loin de *Easy Rider*...

Le sport n'a jamais très bien marché au cinéma, *Rocky* et ses aventures siamoises mis à part. Le sport adolescent parvient parfois à faire applaudir les salles, mais assez modérément et les films qui lui sont consacrés

restent faibles: *All the Right Moves*, *The Karate Kid*, *Vision Quest*, *The Slugger's Wife*, *Just One of the Guys* ou l'atroce *Hot Dog the Movie*. Égalier *Breaking Away* n'est pas une mince affaire.

Parmi les films où la musique est à l'honneur, ne resteront en mémoire que *Flashdance* et *Footloose* (les films dits « frère et soeur ») qui en fait glorifient plus la danse que la musique elle-même, puisque la bande sonore n'est finalement qu'une succession de chansons bien rythmées. Le breakdance fut expédié en deux films morts-nés, *Breakin' et Beat Street*. John Travolta et Olivia Newton-John n'ont pas réussi à emballer leurs fans avec l'insipide *Two of a Kind*, qui se croyait une réédition de *Grease*. Travolta tout seul avait déjà piteusement échoué avec *Stayin' Alive*, une triste greffe effectuée sur *Saturday Night Fever*. *The Idolmaker* fut un échec total. *Electric Dreams*, à peine original par l'apport d'un ordinateur sujet à des crises de jalousie, n'a réussi qu'à se faire une centaine d'adeptes dont l'extase initiale s'est vite éteinte. Enfin, les films présentant un groupe musical (comme, dans les années 70, *Let It Be* ou *The Last Waltz*) ont cessé d'exister dans les premières années de cette décennie, si l'on fait exception de *Pink Floyd: The Wall*, métamorphosé en « cult-film » du genre, par manque de combattants.

Mais revenons à nouveau à *The Breakfast Club* qui signale, avec *St. Elmo's Fire*, l'arrivée du film de « jeunes en dynamique de groupe », inspiré de *The Big Chill* et du film de John Sayles, au titre moins familier pour certains, *Return of the Secaucus Seven*. L'interaction de cinq adolescents en retenue un samedi dans la bibliothèque de leur école étale au grand jour dans *The Breakfast Club* une série de thèmes et sous-thèmes propres à la jeunesse d'aujourd'hui. En quoi est-elle différente de celle d'il y a une ou deux décennies? On aurait pu craindre que la génération vidéo ait pu un peu trop « électroniser » nos jeunes, en les faisant s'émerveiller devant le premier ordinateur rencontré. Or, il semble qu'une tendance s'affirme dans ce sens chez les plus jeunes (voir *War Games*): ainsi les jeunes inventeurs de *Explorers*, ceux de *Weird Science*, de *Real Genius* ou de *My Science Project*. Heureusement, il n'y a pas seulement chez les jeunes que « la vision Spielberg » où les héros sont transportés dans de périlleuses courses au trésor (*The Goonies*) ou trente ans en arrière comme par accident (*Back to the Future*).

Non, les jeunes de *The Breakfast Club* sont confrontés aux réalités qui les obsédaient depuis longtemps, mais

qui explosent enfin lorsqu'ils sont ensemble. Le groupe agit comme catalyseur, comme élément purificateur même, susceptible de libérer ses membres loin de la mièvrerie de *Gotcha!*, de *No Small Affair* ou de *Secret Admirer*, et de les projeter en avant, plus aptes, plus prêts à affronter la vie dans ce qu'elle a de plus cru. Ils découvrent que la société dans laquelle ils se sont toujours cru prisonniers n'est que la conséquence de la perpétuation que leurs aînés n'ont pas su enrayer. Ils se rendent compte que la société n'est que ce qu'on a décidé qu'elle soit. Donc, il s'agira pour eux de la recréer à leur image, de l'imprimer du dynamisme et de la flamme qui les animent. Ils se quittent donc confiants et plus sûrs d'eux-mêmes.

Ironiquement, on retrouve dans *St. Elmo's Fire* trois acteurs de *The Breakfast Club*, Judd Nelson, Emilio Estevez et Ally Sheedy, ce qui entraîne le spectateur-cinéphile à se pencher sur la question de savoir si un prolongement dans les personnages est aussi établi. (Il s'était déjà livré à ce petit exercice lorsque deux acteurs de *Sixteen Candles*, Molly Ringwald et Michael Anthony Hall, ainsi que le réalisateur John Hughes, se retrouvaient au générique de *The Breakfast Club*). Une fois parvenus au niveau « sortie du collège », les jeunes de *St. Elmo's Fire* se cherchent un métier (qui leur rapporte), se frayant une position dans la société même qu'ils avaient dénoncée quelques années plutôt. Ils s'embarquent presque dans le même cycle que leurs parents, mais ne retrouvent leur vraie identité qu'une fois de retour dans le groupe. En ce sens, *Diner* nous avait déjà fait méditer sur ce phénomène, soit l'influence réconfortante du groupe, cocon bienfaiteur où l'on ingurgite de temps en temps les vitamines salutaires permettant de survivre « dehors ». À nouveau, chaleur du cocon contre « big chill » de la société...

Lorsqu'on se retrouve, dépassant le cap des trente-cinq ans, c'est à nouveau le retour au groupe qui permettra le recyclage de la personnalité. On se souviendra que, dans les années 70, tout avait un peu commencé avec *A Small Circle of Friends*, film un peu méconnu sur les « militants anti-militaristes », sur l'amitié et l'amour, au temps des soixante-huitards, comme diraient les Français.

La tendance actuelle semble vouloir se maintenir. Le portrait qu'on fait des jeunes tend à virer vers l'amitié grégaire, le mélodrame-conglomérat, le portrait de groupe avec larmes. Et l'on ne sera pas surpris d'apprendre qu'un réseau de télévision américain a lancé sur les ondes la série *Hometown*, succédané petit-écran de *The Big Chill*...